Sylvain Seccia

Le libérateur

Éditions Seccia

Je pose mon stylo sur le bureau et je sens le poids de la poussière sur mes doigts. C'est une sensation familière, presque réconfortante. Dans ce bureau, chaque dossier a une place, chaque archive une chronologie, chaque papier une fonction. J'ai passé vingt ans à classer le passé de la France, à ranger les débris de ses décisions dans des boîtes cartonnées. J'aime l'ordre. J'aime savoir que, même si le monde est chaotique, on peut le mettre en ordre si l'on prend le temps de le trier.

Claire entre dans la pièce, un livre à la main. Elle s'arrête sur le seuil, observant ma silhouette penchée sur une pile de documents jaunis.

— Tu es encore sur ces vieilles archives, Stanislas ? Tu devrais te reposer. On a prévu de dîner un peu plus tôt ce soir.

Je lève les yeux vers elle. Elle est belle sous la lumière tamisée de la lampe de bureau. Son visage est doux, marqué par une fatigue légère que je ne sais pas si elle est due à ses cours ou à cette tension qui sature l'air depuis des semaines.

— C'est juste un petit reste de classement, je réponds en me redressant. Je voulais finir cette série avant que la poussière ne s'installe trop.

Elle sourit, un sourire un peu triste, et s'approche pour poser sa main sur mon épaule. Sa chaleur est un ancrage.

— Le pays est en ébullition, tu sais. On ne peut plus rester enfermés ici comme si rien ne se passait. Les gens sont nerveux.

— Les gens sont toujours nerveux, Claire. C'est la nature humaine. Mais il faut bien que quelqu'un garde trace de ce qui reste de notre structure.

Elle soupire et s'assoit sur le bord de la chaise vide en face de moi.

— Tu parles de structure, mais j'ai l'impression que tout s'effondre. Tu as vu les journaux ? L'ambiance dans les couloirs de l'école est électrique. On a l'impression de vivre dans une salle d'attente avant une explosion.

Je hoche la tête. Je ne dis rien sur ce qui me ronge. Je ne lui dis pas que chaque titre de journal, chaque analyse politique que je lis le matin est une griffure supplémentaire sur la surface lisse de notre réalité. Pour elle, c'est une crise politique. Pour moi, c'est une érosion méthodique de tout ce que j'ai appris à respecter : la procédure, la légitimité, la continuité.

— On fera avec, je dis simplement. C'est ce qu'on a toujours fait.

Elle me regarde un instant de plus, ses yeux cherchant quelque chose dans les miens, une faille ou une confirmation. Elle ne trouve rien. Je porte mon masque d'archiviste : une surface neutre, lisse, parfaitement classée.

— On fera avec, répète-t-elle doucement.

Elle se lève et me prend la main pour me guider vers la sortie. Je me laisse conduire. Je suis un homme de dossiers, un homme de nuances. Je ne suis pas un homme de révolte. Pourtant, alors que nous marchons dans le couloir, le silence de l'appartement me semble soudainement plus lourd qu'à l'accoutumée.

Le soir même, après le dîner, alors que Claire s'est endormie sur le canapé avec un livre à moitié ouvert, je reste seul dans le salon. La télévision est allumée, le volume baissé au minimum. Le visage du président apparaît sur l'écran. Il est là, dans son décor solennel, avec cette assurance qui, autrefois, m'avait fasciné.

Je regarde ses lèvres bouger. Je connais ce discours. Je connais les mots qu'il s'apprête à prononcer.

« Face aux nécessités de la stabilité, et pour garantir la continuité de l'action publique, la décision a été prise d'annuler les élections présidentielles de 2027. »

Le silence qui suit ses paroles est plus

assourdissant qu'une explosion.

Je reste immobile. Mes doigts se crispent sur l'accoudoir du fauteuil. C'est une phrase simple, techniquement correcte, mais elle porte en elle une violence absolue. C'est la fin du contrat. Le citoyen n'est plus un électeur, il est un sujet. La procédure, cette chose sacrée que j'ai passée ma vie à protéger, vient d'être sacrifiée sur l'autel de l'arbitraire.

Je sens une chaleur monter dans ma poitrine, une brûlure sourde qui se propage jusqu'à mes tempes. Ce n'est pas de la colère, pas encore. C'est une sensation de rupture. Comme si une colonne porteuse de l'édifice venait de s'effondrer, et que j'étais le seul à entendre le craquement du béton.

Je me lève et marche vers la fenêtre. Dehors, Paris est une mer de lumières. Des milliers de gens dorment, ignorant que le système qu'ils pensaient habiter vient d'être verrouillé de l'extérieur.

Je repense à mes archives. À ces dossiers de crises passées, à ces moments où la France avait vacillé et s'était relevée par le vote, par le choix, par la volonté collective. Tout cela est devenu une fiction. Le président n'a pas seulement annulé une élection ; il a annulé la possibilité de la correction. Il a rendu le système irréversible.

Je regarde mes mains. Elles sont propres, les mains d'un homme qui classe, qui range,

qui observe. Mais à cet instant précis, je réalise que le classement ne suffit plus. On ne peut pas archiver une fin de monde. On ne peut pas ranger la mort de la démocratie dans une boîte cartonnée.

Si le système est devenu une boucle fermée, alors la seule façon de le réinitialiser est de briser le mécanisme qui le verrouille.

Je tourne la tête vers le canapé où Claire dort. Elle est si paisible. Elle pense que nous sommes en sécurité parce que les institutions tiennent encore debout. Elle ne voit pas que les fondations ont été dévorées par l'intérieur.

Je retourne vers mon bureau. Je prends un carnet vierge, celui que j'utilise pour mes notes de recherche les plus personnelles. J'ouvre la première page. Je ne note pas une émotion, je ne note pas une plainte. Je note un fait, avec la précision chirurgicale que me donne mon métier.

Étape 1 : Identifier le point de rupture.

Je ferme les yeux un instant. Derrière mes paupières, l'image du président est gravée dans le marbre de ma mémoire. Il est le point de rupture. Il est la faille dans la procédure.

Je rouvre les yeux. Le regard qui m'habite n'est plus celui d'un observateur. La résignation a laissé place à une clarté glaciale. Si la démocratie est morte par une décision arbitraire, elle peut renaître par une action méthodique.

Je pose le stylo. Le silence de l'appartement est maintenant mon allié. Je fixe le mur en face de moi, et dans mon esprit, je commence déjà à classer les premières étapes de ce qui va suivre. La transition est terminée. L'archiviste a fini de regarder le passé. Il est temps de réécrire le futur.

Je pose mon stylo sur le bureau et je sens le poids de la poussière sur mes doigts. C'est une sensation familière, presque réconfortante. Dans ce bureau, chaque dossier a une place, chaque archive une chronologie, chaque papier une fonction. J'ai passé vingt ans à classer le passé de la France, à ranger les débris de ses décisions dans des boîtes cartonnées. J'aime l'ordre. J'aime savoir que, même si le monde est chaotique, on peut le mettre en ordre si l'on prend le temps de le trier.

Claire entre dans la pièce, un livre à la main. Elle s'arrête sur le seuil, observant ma silhouette penchée sur une pile de documents jaunis.

— Tu es encore sur ces vieilles archives, Stanislas ? Tu devrais te reposer. On a prévu de dîner un peu plus tôt ce soir.

Je lève les yeux vers elle. Elle est belle sous la lumière tamisée de la lampe de bureau. Son visage est doux, marqué par une fatigue légère que je ne sais pas si elle est due à ses cours ou à cette tension qui sature l'air depuis des semaines.

— C'est juste un petit reste de classement, je réponds en me redressant. Je voulais finir cette série avant que la poussière ne s'installe trop.

Elle sourit, un sourire un peu triste, et s'approche pour poser sa main sur mon épaule. Sa chaleur est un ancrage.

— Le pays est en ébullition, tu sais. On ne peut plus rester enfermés ici comme si rien ne se passait. Les gens sont nerveux.

— Les gens sont toujours nerveux, Claire. C'est la nature humaine. Mais il faut bien que quelqu'un garde trace de ce qui reste de notre structure.

Elle soupire et s'assoit sur le bord de la chaise vide en face de moi.

— Tu parles de structure, mais j'ai l'impression que tout s'effondre. Tu as vu les journaux ? L'ambiance dans les couloirs de l'école est électrique. On a l'impression de vivre dans une salle d'attente avant une explosion.

Je hoche la tête. Je ne dis rien sur ce qui me ronge. Je ne lui dis pas que chaque titre de journal, chaque analyse politique que je lis le matin est une griffure supplémentaire sur la surface lisse de notre réalité. Pour elle, c'est une crise politique. Pour moi, c'est une érosion méthodique de tout ce que j'ai appris à respecter : la procédure, la légitimité, la continuité.

— On fera avec, je dis simplement. C'est ce qu'on a toujours fait.

Elle me regarde un instant de plus, ses yeux cherchant quelque chose dans les miens, une faille ou une confirmation. Elle ne trouve rien. Je porte mon masque d'archiviste : une surface neutre, lisse, parfaitement classée.

— On fera avec, répète-t-elle doucement.

Elle se lève et me prend la main pour me guider vers la sortie. Je me laisse conduire. Je suis un homme de dossiers, un homme de nuances. Je ne suis pas un homme de révolte. Pourtant, alors que nous marchons dans le couloir, le silence de l'appartement me semble soudainement plus lourd qu'à l'accoutumée.

Le soir même, après le dîner, alors que Claire s'est endormie sur le canapé avec un livre à moitié ouvert, je reste seul dans le salon. La télévision est allumée, le volume baissé au minimum. Le visage du président apparaît sur l'écran. Il est là, dans son décor solennel, avec cette assurance qui, autrefois, m'avait fasciné.

Je regarde ses lèvres bouger. Je connais ce discours. Je connais les mots qu'il s'apprête à prononcer.

« Face aux nécessités de la stabilité, et pour garantir la continuité de l'action publique, la décision a été prise d'annuler les élections présidentielles de 2027. »

Le silence qui suit ses paroles est plus

assourdissant qu'une explosion.

Je reste immobile. Mes doigts se crispent sur l'accoudoir du fauteuil. C'est une phrase simple, techniquement correcte, mais elle porte en elle une violence absolue. C'est la fin du contrat. Le citoyen n'est plus un électeur, il est un sujet. La procédure, cette chose sacrée que j'ai passé ma vie à protéger, vient d'être sacrifiée sur l'autel de l'arbitraire.

Je sens une chaleur monter dans ma poitrine, une brûlure sourde qui se propage jusqu'à mes tempes. Ce n'est pas de la colère, pas encore. C'est une sensation de rupture. Comme si une colonne porteuse de l'édifice venait de s'effondrer, et que j'étais le seul à entendre le craquement du béton.

Je me lève et marche vers la fenêtre. Dehors, Paris est une mer de lumières. Des milliers de gens dorment, ignorant que le système qu'ils pensaient habiter vient d'être verrouillé de l'extérieur.

Je repense à mes archives. À ces dossiers de crises passées, à ces moments où la France avait vacillé et s'était relevée par le vote, par le choix, par la volonté collective. Tout cela est devenu une fiction. Le président n'a pas seulement annulé une élection ; il a annulé la possibilité de la correction. Il a rendu le système irréversible.

Je regarde mes mains. Elles sont propres, les mains d'un homme qui classe, qui range,

qui observe. Mais à cet instant précis, je réalise que le classement ne suffit plus. On ne peut pas archiver une fin de monde. On ne peut pas ranger la mort de la démocratie dans une boîte cartonnée.

Si le système est devenu une boucle fermée, alors la seule façon de le réinitialiser est de briser le mécanisme qui le verrouille.

Je tourne la tête vers le canapé où Claire dort. Elle est si paisible. Elle pense que nous sommes en sécurité parce que les institutions tiennent encore debout. Elle ne voit pas que les fondations ont été dévorées par l'intérieur.

Je retourne vers mon bureau. Je prends un carnet vierge, celui que j'utilise pour mes notes de recherche les plus personnelles. J'ouvre la première page. Je ne note pas une émotion, je ne note pas une plainte. Je note un fait, avec la précision chirurgicale que me donne mon métier.

Étape 1 : Identifier le point de rupture.

Je ferme les yeux un instant. Derrière mes paupières, l'image du président est gravée dans le marbre de ma mémoire. Il est le point de rupture. Il est la faille dans la procédure.

Je rouvre les yeux. Le regard qui m'habite n'est plus celui d'un observateur. La résignation a laissé place à une clarté glaciale. Si la démocratie est morte par une décision arbitraire, elle peut renaître par une action méthodique.

Je pose le stylo. Le silence de l'appartement est maintenant mon allié. Je fixe le mur en face de moi, et dans mon esprit, je commence déjà à classer les premières étapes de ce qui va suivre. La transition est terminée. L'archiviste a fini de regarder le passé. Il est temps de réécrire le futur.

Je pose le carnet sur le bureau. La première note est sèche, presque austère, mais elle est le fondement de tout ce qui va suivre. Pour un homme qui a passé sa vie à gérer des flux d'informations, la transition vers l'action ne doit pas être un saut brutal, mais une suite logique. Une progression méthodique.

Pendant les trois jours suivants, mon existence devient une double vie. Le jour, je suis toujours le Stanislas que Claire connaît : l'homme qui sourit poliment aux collègues, qui trie les dossiers avec une application tranquille, qui rentre à la maison pour discuter de la qualité du pain ou de la fatigue de ses élèves. La nuit, je deviens un prédateur de données.

Je transforme mon bureau de travail en une cellule de commandement. J'installe deux écrans supplémentaires. Je ne cherche pas des théories révolutionnaires ; je cherche des failles. Je parcours les plans de sécurité de l'Élysée, les rapports de vulnérabilité des bâtiments gouvernementaux, les horaires de rotation des gardes. Je traite ces informations comme des archives : je les classe par

importance, par probabilité, par criticité.

Point de rupture : Le protocole d'accès secondaire.

Variable A : La densité de la foule lors des déplacements officiels.

Variable B : Les zones d'ombre logistiques des entrées de service.

Chaque soir, je coche une case. Chaque nuit, je m'imprègne de la géographie du pouvoir. Je connais désormais les couloirs de l'Élysée mieux que certains de ses fonctionnaires. Je connais les angles morts des caméras, les secondes de battement entre deux passages de portails, les habitudes de vie du président qui se reflètent dans ses déplacements récurrents.

Le samedi, je fais le premier achat concret. Je choisis une arme de poing, un modèle sobre, peu encombrant, facile à dissimuler sous un manteau de laine. Je la prends dans une petite boutique de province, loin des regards curieux de la capitale, en utilisant un nom de prêteur sur gages. Le métal est froid sous mes doigts quand je la sors de son étui pour la première fois. Elle est lourde, solide. Elle est l'outil de la réinitialisation.

Le dimanche soir, la tension domestique commence à se cristalliser. Claire est assise dans la cuisine, une tasse de thé fumante entre les mains. Elle observe mes yeux.

— Tu as des cernes, Stanislas. Tu ne dors

plus.

Je prends une gorgée de mon café, essayant de donner à ma voix une neutralité de façade.

— C'est le volume de travail, Claire. Les archives de la période de transition sont un désastre. Il y a des doublons partout, des pièces manquantes. C'est épuisant.

Elle soupire et se lève pour s'approcher de moi. Elle pose sa main sur mon front. Sa peau est fraîche.

— Tu es obsédé. On dirait que tu essaies de sauver le monde avec des cartons et de la poussière.

Je laisse échapper un petit rire, un son sec qui me semble étranger à mes propres oreilles.

— Je ne sauve pas le monde, Claire. Je remets juste les choses en ordre. C'est une question de structure. Si on ne sait plus où sont rangées les bases, tout finit par s'effondrer.

— Mais tout est déjà en train de s'effondrer, réplique-t-elle avec une pointe d'amertume. Regarde les gens dans la rue. Ils ne sont plus en colère, ils sont résignés. C'est ça qui fait peur.

Elle me regarde intensément, et pendant une seconde, j'ai peur qu'elle ne voie la vérité derrière le voile. J'ai peur qu'elle lise dans mes yeux la froideur de ma résolution. Je me lève brusquement, ce qui la fait sursauter.

— Je vais prendre une douche. On se couche tôt demain.

Je m'éclipse dans la salle de bain, le cœur battant un peu plus vite que d'habitude. Je me lave le visage à l'eau froide, essayant d'effacer l'expression de mon visage. Je dois être plus prudent. Ma méthode exige une discrétion absolue. Chaque mouvement doit être calculé. Chaque émotion doit être étouffée.

Après le dîner, le silence retombe sur l'appartement. Claire s'endort rapidement, épuisée par ses propres angoisses. Je reste éveillé, assis dans le fauteuil, écoutant son souffle régulier. C'est le moment de la transition.

Je me glisse dans notre chambre. La lumière de la lune filtre à travers les rideaux, dessinant des ombres allongées sur le parquet. Claire dort profondément, son visage apaisé par le sommeil. Elle est mon ancre, mais elle est aussi ma plus grande vulnérabilité. Si elle découvre ce que je prépare, elle sera emportée dans la tempête. Je dois la protéger de ma propre nécessité.

Je me penche vers le lit. Mes mouvements sont lents, précis. Je retire le tiroir de la table de chevet et je sors un petit outil de levage que j'ai utilisé pour préparer le sol.

Je m'agenouille à côté du lit. Je retire une planche de parquet que j'ai délicatement desserrée quelques jours plus tôt. Le bois

craque légèrement, un son sourd qui me semble aussi fort qu'un coup de tonnerre dans le silence de la nuit. Je retiens mon souffle. Claire ne bouge pas.

Je glisse l'arme de poing dans la cavité, juste sous le plancher, à quelques centimètres de son oreiller. C'est un geste paradoxal, presque poétique. Je vais porter la mort sous son lit pour sauver la vie de la nation. C'est l'acte ultime de l'archiviste : ranger l'outil de la rupture dans le lieu le plus intime de notre vie commune.

Je replace la planche et la vis fixe avec une précision millimétrée. Je me redresse, mes muscles endoloris par l'effort. Je regarde une dernière fois le visage de Claire. Elle est si paisible, si innocente face à la machine qu'elle ignore que je suis en train de construire.

Je me glisse sous les draps de l'autre côté du lit. L'arme est là, juste en dessous, une présence froide et métallique sous nos pieds. Je ferme les yeux, et pour la première fois depuis l'annonce du président, je m'endors avec une sensation de clarté absolue. Le plan est en marche. La structure est prête à être brisée.

Je vérifie les coutures de mon manteau de laine sombre devant le miroir du couloir. Le tissu est lourd, idéal pour masquer la silhouette de l'arme et étouffer le moindre bruit de mouvement. Je prends une inspiration profonde, sentant l'air frais de l'appartement remplir mes poumons. C'est le moment de la bascule. Le passage de la théorie à la pratique, de l'archive à l'action.

Dans la chambre, le silence est presque palpable. Claire dort encore, son souffle régulier marquant le rythme de la maison. Je me tiens un instant sur le seuil, observant son visage. Elle est la preuve vivante de ce que je cherche à préserver : la vie ordinaire, la stabilité, le droit de dormir sans craindre que le cadre du monde ne s'effondre pendant la nuit. Si elle savait que, sous ses pieds, repose l'instrument de la rupture, elle ne dormirait plus jamais.

Je me glisse vers la porte d'entrée. Mes mouvements sont économes, fluides. Je ne veux pas réveiller les fantômes de la maison. Je prends mon sac, une sacoche banale que j'ai choisie pour son aspect utilitaire, et je

vérifie une dernière fois le contenu : les documents de repérage, une lampe torche à forte intensité, et quelques bouteilles d'eau. Tout est là. Tout est ordonné.

Je tourne la clé. Le clic métallique résonne dans le hall, un son sec qui semble déchirer le silence de la nuit. Je sors sur le palier, puis dans l'escalier. L'air du couloir est plus froid, chargé de l'odeur de la peinture et du vieux bois. Je descends les marches une à une, mes chaussures de marche amortissant le choc.

Une fois sur le trottoir, le choc thermique me saisit un instant. L'air de la nuit est vif, piquant mes poumons. Je commence à marcher.

Paris est une ville de contrastes à cette heure-ci. Les rues sont désertes, mais les lumières des lampadaires jettent des ombres allongées sur le bitume. Je marche d'un pas régulier, ni trop pressé pour ne pas attirer l'attention, ni trop lent pour laisser le doute s'installer. Je connais les itinéraires de bus, les points de passage fréquents. Je reste sur les axes principaux, là où un homme de quarante ans, un peu fatigué, peut circuler sans susciter de questions.

Mon esprit fonctionne comme une machine à trier. Je visualise les cartes que j'ai étudiées des centaines de fois. *Point de repère 1 : La place de la Concorde. Point de repère 2 : L'entrée par le quai.* Je compte les

battements de mon cœur, les calant sur le rythme de mes pas. Chaque bloc parcouru est une donnée validée.

Je m'arrête à un carrefour pour ajuster mon écharpe. À quelques mètres, une voiture de police passe en faisant vrombir son moteur. Je ne sursaute pas. Je ne regarde pas non plus. Je reste impassible, le regard fixé sur un point invisible à l'horizon. Pour eux, je suis un passant. Pour moi, je suis une variable en mouvement vers un point de convergence précis.

L'approche de l'Élysée change l'atmosphère. La ville semble se figer. Les bâtiments deviennent plus imposants, les barrières plus hautes, les regards plus lourds. La zone de sécurité est une bulle de tension où chaque détail est scruté. Je change de rythme, mes pas deviennent plus légers, plus furtifs.

Je me positionne à la périphérie de la zone de surveillance, là où les flux logistiques se croisent. C'est ici que j'ai identifié la faille : le moment où les livraisons de matériel de maintenance entrent par le portail secondaire. C'est une zone d'ombre, un point de friction où la rigueur du protocole rencontre la nécessité de la fluidité.

Je vérifie l'heure sur ma montre. Exactement deux minutes avant le passage prévu.

Je me glisse dans l'ombre d'un renfoncement, près d'une zone de déchargement. Mon corps est tendu, chaque muscle prêt à réagir. Je vois le camion arriver, un imposant véhicule blanc marqué d'un logo de service technique. Il ralentit, puis s'immobilise. Les gardes à l'entrée effectuent leur ronde, leurs silhouettes massives se découpant contre la lumière des projecteurs. Ils échangent quelques mots, une routine gestuelle que j'ai mémorisée.

C'est maintenant.

Je profite du moment où le garde se tourne vers le chauffeur pour vérifier un document. Je me glisse derrière le véhicule, utilisant le volume de la carrosserie pour masquer ma présence. Je me rapproche du portail, mes mains frôlant le métal froid. Je sens l'adrénaline monter, une décharge électrique qui parcourt ma colonne vertébrale, mais je la dompte. Je suis un archiviste. Je suis méthodique. Je ne suis pas un homme en panique ; je suis une procédure en cours d'exécution.

Je passe entre les deux battants qui s'ouvrent avec un grincement sourd. Je suis à l'intérieur.

Le sol change de texture sous mes pieds, passant du bitume au pavé, puis au gravier fin. L'air sent le vieux pierre, la poussière et le métal. Je me trouve dans la zone de transition,

le “no man’s land” entre l’extérieur et le cœur du pouvoir.

Je me dirige vers l’aile ouest, suivant le plan que j’ai annoté avec une précision maniaque. Je connais les angles morts des caméras de surveillance, ces zones de quelques mètres carrés où l’objectif est obstrué par une colonne ou une saillie architecturale. Je me déplace avec une fluidité presque spectrale, mes mains cherchant les reliefs des murs pour me guider.

Chaque pas est une victoire sur la peur. Chaque mètre gagné est une archive de plus dans le dossier de ma réussite. Je sens le poids de l’arme sous mon manteau, une présence rassurante, une extension de ma volonté.

Je tourne au coin d’un couloir de service, une zone de passage pour le personnel de maintenance. Le silence y est différent, plus lourd, plus étouffé. Les murs sont tapissés de boiseries sombres qui absorbent le son. Je ralentis.

Au bout du couloir, une porte entrouverte laisse filtrer une lumière tamisée. C’est le point de rupture. Le passage vers les zones de bureaux privés.

Je m’arrête un instant, le cœur battant si fort qu’il semble résonner dans mes tempes. Je prends une profonde inspiration, sentant l’odeur de la cire et du vieux papier. C’est ici que le plan devient réalité. Je ne suis plus dans

les marges, je ne suis plus dans les failles. Je suis dans le centre du système.

Je pose la main sur la poignée de la porte. Le métal est froid. Je la pousse doucement, le battant pivotant sur ses gonds avec un gémissement presque imperceptible.

Je franchis le seuil.

Je me retrouve dans un couloir long et étroit, dont les murs sont ornés de portraits et de cadres dorés. La lumière est plus douce ici, plus feutrée. C'est un espace de transition, un sas entre le monde du service et le sanctuaire du pouvoir. À ma gauche, une porte massive avec une poignée en bronze poli. À ma droite, une fenêtre donnant sur un jardin intérieur dont on devine les silhouettes des arbres sous la lune.

Je marche vers le centre du couloir. Mes pas sur le tapis épais sont totalement étouffés. Je m'arrête à quelques mètres de la porte principale. Le silence est absolu, interrompu seulement par le bourdonnement lointain du système de ventilation.

Je sens la sueur perler sur mon front malgré la fraîcheur de l'air. Ma respiration est courte, contrôlée. Je regarde la porte. Derrière elle, le président. L'homme qui a brisé la structure, l'homme que je dois "réinitialiser".

Je pose la main sur la poignée de bronze. Elle est lourde, solide. Je la tourne lentement.

Le battant s'ouvre sur un bureau

imposant, une pièce vaste où les ombres dansent sur les boiseries. Au fond, assis derrière un bureau massif, une silhouette est penchée sur des dossiers. La lumière d'une lampe de bureau éclaire son visage, ses mains, et le papier qu'il manipule.

C'est lui.

Le temps semble se dilater. Le bruit du monde extérieur disparaît, les battements de mon cœur s'effacent. Il n'y a plus que ce bureau, cette lumière, et cette silhouette. Je fais un pas en avant, mes pieds s'enfonçant dans le tapis.

Il lève la tête.

Nos regards se croisent. Pendant une fraction de seconde, le temps s'arrête. Il voit un homme ordinaire, un homme de quarante ans avec un manteau de laine et un visage marqué par la fatigue. Il ne voit pas le libérateur. Il ne voit pas l'archiviste qui a classé sa chute.

Je sens le poids de l'arme dans ma main droite. Mes doigts se referment sur la crosse. Le métal est une extension de mon bras, une extension de ma volonté.

Je fais un pas de plus, entrant pleinement dans le cercle de lumière. Le silence est désormais total, une tension électrique qui semble prête à faire exploser la pièce. Je suis là. Le plan est achevé. L'archive est prête à être fermée.

Le silence dans la pièce est une matière physique, une pression sur mes tympans qui rend chaque battement de mon cœur assourdissant. Je suis à trois mètres de lui. L'air semble s'être figé, chargé d'une électricité statique qui fait dresser les poils sur mes bras.

Le président ne bouge pas immédiatement. Il reste penché sur son bureau, les mains encore posées sur les dossiers, comme s'il essayait de traiter l'information de ma présence comme une simple anomalie administrative. Puis, lentement, il redresse la tête.

La lumière de la lampe de bureau sculpte les traits de son visage. Il y a de la fatigue dans ses yeux, mais aussi cette assurance tranquille, cette aisance de celui qui est habitué à ce que le monde tourne autour de lui. Il ne semble pas surpris par ma présence physique, mais par l'audace de mon intrusion. Il me regarde avec une curiosité presque clinique, comme s'il examinait une pièce de musée tombée hors de son socle.

— Comment avez-vous fait ? demande-t-

il.

Sa voix est basse, posée. Elle n'a pas le timbre héroïque des discours télévisés. C'est la voix d'un homme qui commande, une voix qui n'a pas besoin de hausser le ton pour être entendue.

Je ne réponds pas tout de suite. Ma gorge est sèche, une boule de sable qui rend chaque parole difficile. Je sens le poids de l'arme de poing dans ma main droite. Mes doigts sont crispés sur la crosse, le métal froid mordant ma paume. C'est une sensation étrange : l'arme est une extension de mon bras, une extension de ma volonté. Elle est l'outil de la correction, le tampon final sur le dossier de la démocratie française.

— Vous avez brisé le contrat, dis-je enfin. Ma voix est plus stable que je ne l'aurais imaginé. Elle est sèche, dépourvue d'émotion, une voix d'archiviste lisant une sentence.

Il esquisse un demi-sourire, un mouvement presque imperceptible au coin des lèvres. Il ne semble pas effrayé. Il semble amusé par la solennité de mon expression.

— Le contrat ? répète-t-il. Lequel ? Celui que nous avons signé avec le peuple ? Il est en constante évolution, Monsieur. On ne peut pas figer la nation dans un état permanent.

— Vous avez annulé les élections de 2027, je réplique. Vous avez pris la décision arbitraire de supprimer le mécanisme même

qui donne au peuple le droit de choisir son destin. Vous n'avez pas modifié le contrat, vous l'avez brûlé.

Je fais un pas en avant. Le tapis épais avale le bruit de mes chaussures. Je suis maintenant à deux mètres. Il y a une distance précise, une zone de sécurité qu'il semble encore posséder, même ici, dans l'intimité de son bureau.

— C'était une nécessité structurelle, continue-t-il avec une patience exaspérante. Le système était grippé. Il fallait une intervention chirurgicale pour éviter l'effondrement.

— Une chirurgie sans anesthésie, je dis. Vous avez agi comme un propriétaire qui décide de réaménager une maison sans demander l'avis des locataires. Mais vous avez oublié une chose : les locataires sont les propriétaires réels.

Il se redresse complètement sur sa chaise. Il pose ses mains à plat sur le bureau massif. Il me regarde fixement, et pour la première fois, je vois une lueur de compréhension dans son regard. Il comprend que je ne suis pas un terroriste impulsif, un fanatique hurlant des slogans. Je suis un homme de dossiers. Je suis un homme qui a pesé les conséquences, qui a étudié les failles, qui a préparé cette procédure avec une rigueur quasi religieuse.

— Vous êtes un homme de dossiers, constate-t-il avec une pointe de respect. Je le

vois dans votre regard. Vous n'êtes pas là pour la gloire. Vous êtes là pour la correction.

— Je suis là pour la sauvegarde, je réponds.

Je lève l'arme. Le mouvement est fluide, une suite de gestes coordonnés que j'ai répétés mentalement des centaines de fois dans le silence de mon appartement. Je vise son torse, le centre de gravité, le point le plus efficace pour stopper un cœur.

Le temps se dilate à nouveau. Dans ce micro-instant, je vois les détails de son visage : une ride au coin de l'œil, la légère brillance de la sueur sur son front, la texture du papier devant lui. Je vois aussi le reflet de la lampe dans le canon de mon arme.

Il ne sourcille pas. Il ne cherche pas à se cacher. Il accepte la situation avec une dignité qui me glace le sang. C'est cette dignité qui le rend si dangereux, cette certitude qu'il est le centre du monde.

— Alors faites-le, dit-il simplement. Si vous pensez que cette balle va restaurer ce que vous avez perdu, tirez.

C'est une invitation. Une provocation. Il me donne le pouvoir absolu de son destin, et en le faisant, il me force à assumer la responsabilité totale de l'acte. Ce n'est plus seulement une exécution ; c'est un sacrifice. S'il meurt, le système change. S'il meurt, je deviens le monstre qu'il a créé par son

arrogance.

Je sens l'adrénaline monter, une décharge électrique qui parcourt ma colonne vertébrale, mais je la dompte. Je suis un archiviste. Je suis méthodique. Je ne suis pas un homme en panique ; je suis une procédure en cours d'exécution.

Je respire une dernière fois, une inspiration profonde qui remplit mes poumons de l'odeur de la cire et du vieux papier. Je visualise la trajectoire. Je visualise le point d'impact. Je visualise la page suivante de l'histoire de la France, celle que je m'apprête à écrire avec cette balle.

Mes doigts se crispent sur la détente. Le monde extérieur, la ville de Paris, le sommeil de Claire, tout cela s'efface. Il n'y a plus que le viseur, le sujet et l'action.

Le silence est désormais total, une tension électrique qui semble prête à faire exploser la pièce. Je suis là. Le plan est achevé. L'archive est prête à être fermée.

Éditions Seccia
editions@seccia.com
https://www.seccia.com
France

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

© Éditions Seccia, 2026